

Tomson Highway, Jane Urquhart, Mary Soderstrom

Hélène Rioux

Numéro 120, hiver 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37171ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (2005). Compte rendu de [Tomson Highway, Jane Urquhart, Mary Soderstrom]. *Lettres québécoises*, (120), 29–30.

Jane Urquhart, *Les amants de pierre*
(traduit de l'anglais par Anne Rabinovitch),
Montréal, Fides, 2005, 488 p., 29,95 \$.

De la belle ouvrage

Le roman commence au milieu du XIX^e siècle, dans un petit village de Bavière. Le père Archange Gstyr, un jeune prêtre heureux et comblé, entend un jour la voix de Dieu lui dire : « Va au Canada. »

Il pense avoir mal entendu – pourquoi Dieu exigerait-il qu'il quitte ses paysages bien-aimés pour aller se perdre dans une contrée sauvage ? Au printemps suivant, l'évêque de son diocèse lui réitère pourtant cet ordre dans une lettre.

C'est ainsi que, un an plus tard, il arrive à Shoneval, au nord de l'Ontario. Le territoire dont il est responsable s'étend sur deux mille cinq cents kilomètres carrés de forêts peu peuplées où se sont établis une poignée d'Allemands catholiques. Il faut, comprend-il d'entrée de jeu, « une procession, une église, une cloche, et une brasserie. Voici nos priorités » (p. 33). Il se lie d'amitié



JANE URQUHART

avec le meunier Joseph Becker, qui est aussi sculpteur sur bois, et lui demande de sculpter le crucifix pour son église. La paroisse voit le jour.

Mais le roman raconte surtout l'histoire de Klara Becker, la petite-fille de Joseph. Son enfance est marquée par la fuite de son frère Tilman – dans un passage hallucinant, l'enfant prisonnier dans un carcan d'acier se lamente et tire sur sa chaîne. Avec l'aide de Klara, il s'enfuit quand même et deviendra un vagabond, ce « grand dieu des routes » qui hante depuis longtemps notre littérature. La mère meurt de chagrin, Klara la fièvre devient couturière comme elle et apprend la sculpture auprès de son grand-père – qui aurait tant voulu léguer son

art à Tilman. Un homme fait bientôt irruption dans son univers : Eamon, un jeune Irlandais taciturne avec qui elle vit une passion qui la révèle à elle-même. Une passion proche de celle qui dévore les personnages d'Emily Brontë.

La Première Guerre mondiale éclate en Europe. Malgré l'opposition de Klara, Eamon s'engage et ne reviendra pas. Klara s'enferme dans le silence. Elle devient cette « vieille fille » excentrique,

l'une de ces femmes d'une sorte particulière que l'on voyait parfois dans les villages de la taille de Shoneval. Reconnaisables au premier abord par leur tenue et leur maintien, elles préféraient les robes en coton noir avec des petits



dessins et les souliers noirs pratiques avec des lacets. Toujours minces et le dos droit comme un i quand elles marchaient dans la rue, elles semblaient sans âge, asexuées, et acariâtres. (p. 273)

On ne peut s'empêcher de penser à l'Angéline Desmarais du *Survenant*. Emmurée dans le chagrin, elle refuse l'amour, et les villageois la considèrent avec une sorte de respect perplexé. La sculpture est désormais sa seule passion.

Tilman, lui, revient. Mutilé physiquement (il a perdu une jambe), meurtri moralement par la guerre. Klara le convaincra de partir avec elle pour la France où elle veut graver dans la pierre du mémorial de Vimy le visage de son amour perdu. Là-bas, ils trouveront tous deux un nouveau sens à leur vie.

Comme dans le roman de Tomson Highway, l'art est vu ici comme une rédemption, une transcendance.

Le long roman de Jane Urquhart ressemble aux sculptures auxquelles Klara travaille inlassablement. Il s'attache à la vérité des détails. À petits coups de burin, il cherche – et réussit – à donner forme à la réalité, à la faire émerger, ainsi que des visages et des corps émergent d'un tronc d'arbre, d'une masse de pierre.

Une traduction honnête et fidèle, malgré quelques incongruités (peut-on vraiment imaginer ces Canadiens du début du siècle s'écrier « T'es qu'un gosse! », « Putain d'océan! » ou « Ces putains d'animaux! ») d'Anne Rabinovitch.

Tomson Highway, *Champion et Ooneemeetoo*
(traduit de l'anglais par Robert Dickson),
Sudbury, Prise de parole, 2004, 248 p., 25 \$.

Un roman étonnant

Champion et Ooneemeetoo sont deux frères. Ils sont les deux plus jeunes fils d'Abraham Okimasis, chasseur de caribou, trappeur et pêcheur, champion du monde de course en traîneau à chiens, originaire de la réserve indienne d'Eemanapiteepitat, au nord-ouest du Manitoba.

Champion, c'est Jeremiah, le musicien, et Ooneemeetoo, c'est Gabriel, le danseur.

Leur histoire est racontée à partir de leur naissance au début des années cinquante dans cette réserve où vivent quelques douzaines de personnages hauts en couleur : Kookoos Cook, « à moitié fou, le visage rose comme de la gomme balloune » (p. 32), Choggylut McDermott et sa femme Deux Chambres, Mauvais Voleur Gazandlaree et son chien Charlevoit, Dame Tête de brochet, Jane Kaka McCrea, Marguerite à l'œil noir Magipom et



son mari Poupée joviale, Petit Goéland Ovaire, la sage-femme...

À l'époque, les enfants amérindiens sont, dès l'âge de six ans, arrachés à leur famille et envoyés par hydravion « vers le Sud », au pensionnat du lac Birch, où une communauté de prêtres se chargera de les « civiliser ». Ce sort attend Jeremiah et Gabriel.

On commence par leur raser la tête – une scène troublante, vue par les yeux de l'enfant Champion. On leur interdit, sous peine de châtements corporels, de parler leur langue. Ils apprennent à parler anglais, à réciter des prières et à craindre le démon,

l'être avec les plus grandes cornes de tous, la queue la plus longue, la fourche à foin la plus dangereuse, sa tête couronnée d'une guirlande de feuilles dorées. [...] – « Lucie », le prêtre l'appela ainsi – n'avait pas le regard perfide. Le roi Lucie souriait, le roi Lucie s'amusait ferme.

Déconcerté, « Champion-Jeremiah profita du moment pour regarder son cahier : EVIL, le mal était là au bout de ses doigts » (p. 79-80).

Mais ce n'est pas au bout des doigts des enfants que le mal s'incarne. Il rôde plutôt la nuit dans le dortoir, il porte une soutane.

Lorsque Gabriel ouvrit les yeux, le visage du principal surgit à quelques pouces du sien. [...] Le bras gauche du prêtre le tenait doucement par son bras droit et le bras droit était en dessous du couvre-lit de Gabriel, en dessous de sa couverture, en dessous de son drap, dans son pantalon de pyjama. [...] Il n'osa pas ouvrir grand les yeux de peur que le prêtre ne se fâche. [...] Après quelques secondes de confusion, il imagina que c'était là simplement un droit des hommes saints. (p. 98)

Champion et Ooneemeetoo n'est pas un roman misérabiliste, loin de là, même si la misère, tant morale que physique, est omniprésente. Et la violence qui l'accompagne. Des Indiens ivres sortent en titubant des bars de Winnipeg, les corps de jeunes Indiennes sont retrouvés dans des ruelles, le vagin défoncé par un tournevis, une bouteille de bière, des fêtes trop arrosées s'achèvent dans le sang. Des Indiens récalcitrants sont tirés hors de leurs maisons en rondins et installés à leur corps défendant dans des logis en contreplaqué « aussi identiques que des gouttes d'eau », évoquant « des gâteaux à une vente de pâtisseries pour géants » (p. 217).

Le ton n'est pourtant jamais revanchard. Le roman est une sorte de constat. C'est comme ça, c'est la vie.

Et la vie, cahin-caha, continue. Jeremiah apprend à jouer du piano (à trois ans déjà, il jouait de l'accordéon et chantait pour son père et les caribous), il veut devenir le premier pianiste de concert cri. Gabriel, lui, devient danseur, il fera le tour du monde. Leurs chemins se séparent, puis se rejoignent.

Bien que l'histoire des deux frères en soit le centre, le roman est beaucoup plus que cela. Il est une atmosphère, un monde qui oscille sans cesse entre la truculence et la poésie, entre la farce et la tragédie, la naïveté et la lucidité, Dieu le Père et Wendigo. Entre la détresse et l'enchantement. Entre la fierté et la honte d'être Amérindien dans un monde fait pour les Blancs. Il tourne autour de la culpabilité, de l'ambiguïté des émotions. Alternant les passages surréalistes et les scènes d'un réalisme cru, il est un regard neuf, bouleversant, implacable



TOMSON HIGHWAY

et néanmoins toujours tendre, posé sur l'humaine condition. Essentiel pour aborder – je ne dis pas comprendre – une partie de notre propre histoire.

Divisée en « mouvements » – *Allegro ma non troppo, andante cantabile, molto agitato* –, l'œuvre évoque une symphonie, avec ses thèmes récurrents, ses envolées.

Également musicien, Tomson Highway est l'auteur de trois pièces de théâtre et de trois livres jeunesse en anglais et en cri. *Champion et Ooneemeetoo* est son premier roman. Robert Dickson, lui-même poète, nous en offre une traduction absolument remarquable. Je veux dire par là qu'on ne la sent jamais, que le texte est totalement « écrit » en français. Une réussite.

Mary Soderstrom, *À vrai dire* (traduit de l'anglais par Élise de Bellefeuille et Michel Saint-Germain), Lachine, La pleine lune, 2004, 223 p., 22,95 \$.

Des nouvelles urbaines

Le recueil *À vrai dire*, de Mary Soderstrom, porte sur la vérité et le mensonge, les moyens de se sortir de l'impasse, l'espoir.

Des personnages quittent un instant l'anonymat de la ville, ils s'interrogent, s'agitent, se débattent sous le regard attentif de la narratrice (souvent une femme nommée Frances), puis ils retournent à leur mystère. Car le recueil est une suite de moments dans la vie de la ville, avec ses figurants – chauffeur de taxi, caissière de dépanneur, petit *dealer*, immigrants démunis, vieillards confus, adolescentes abusées, mères dévouées. Tous fragiles, tous pathétiques dans leur fragilité. Certains meurent sans éclat, d'autres survivent sans plus d'éclat à leurs désillusions, leurs peines d'amour, leurs blessures. Le monde est gris.

Mais le recueil de Mary Soderstrom est inégal. Si certaines nouvelles, « Froid de loup », « Destinée manifeste » et « Frances a le dernier mot », par exemple, sont tout à fait réussies, d'autres, comme « En supposant que vous voulez savoir la vérité », dans laquelle Frances se demande qui est réellement sa voisine de palier – qui se cache sous le masque –, semblent laborieuses et peu convaincantes.

Une traduction qui tâtonne, comme à la recherche d'un style.



MARY SODERSTROM

